



44-47, le ministre Marcel Paul, ministre de la reconstruction de l'économie capitaliste

bilités électorales, qui prennent une position pour les élections et une autre après (Marchais avait d'ailleurs commencé à critiquer vertement Mitterrand après les législatives de 1973, et la querelle n'a éclaté plus tard que grâce à la mort de Pompidou !). De telles incohérences prouvent que les dirigeants du P « C » F sont prêts à toutes les trahisons. **Cela prouve, et c'est fondamental pour les marxistes-léninistes de l'expliquer, que le réalisme n'est pas de suivre le P « C » F, mais que le réalisme, c'est, malgré toutes les accusations de « gauchisme », « aventurisme », etc., le camp de la révolution, la rupture avec le crétinisme électoral.**

Les dirigeants révisionnistes se sont donc aperçus qu'avec leur « union du peuple de France » et leur logique de dégénérescence, ils avaient touché le fond, ou comme on veut, atteint le sommet. Juquin, au XXI<sup>e</sup> congrès a eu un cri du cœur significatif : « dans la campagne électorale présidentielle, a-t-il dit, nous sommes

allés à la limite du possible » (Monde, 26.10). Il ne faisait que constater qu'en allant jusqu'au bout dans sa logique de trahison, de réformisme, le P « C » F perdait son identité, les votes se détournent de lui et le PS lui prenait toute la place, le réduisant à une force d'appoint. Le PS même se permettait de faire « gauchiste » par rapport au PC : ainsi quand les « assises du socialisme » parlaient sans cesse du « socialisme » au moment où l'ordre du jour du comité central l'avait écarté ; ainsi quand Mitterrand se payait le luxe de demander le 26 septembre, « un certain nombre de droits politiques allant jusqu'à l'électoral » c'est à dire le droit de vote pour les travailleurs immigrés. Sommes nous devenus réformistes, demandait un lecteur de France Nouvelle ?

C'est d'avoir touché le fond, la limite, qui explique le brusque revirement du P « C » F. Cette nouvelle campagne du P « C » F nous réjouit hautement, car c'est une campagne de faiblesse, de défense.

**pourquoi  
le P«C»F  
est-il coincé  
dans ce  
mauvais pas ?**

On peut schématiquement présenter la contradiction insoluble dans laquelle le P « C » F se débat aujourd'hui :

— D'une part, il a constaté qu'en allant jusqu'au bout, dans son évolution commencée officiellement en 1946 par la fameuse interview de Thorez au « Times », en poussant au maximum les concessions à la bourgeoisie, en affirmant son entière confiance dans le suffrage universel organisé par la bourgeoisie, il perd sa **spécificité électorale** ; il prend de plus en plus un visage démasqué de parti réformiste comme les autres, il en vient à se confondre aux yeux des masses avec le PS.

— D'autre part, sa nature révisionniste, la trahison de ses dirigeants, leurs liens solides avec les révisionnistes soviétiques qui ont restauré le capitalisme en URSS, leur haine avouée du socialisme qui se construit en Chine, en Albanie, au Vietnam, tout cela fait qu'en aucun cas, les dirigeants **ne peuvent changer de stratégie**, ne peuvent rompre avec la collaboration de classe et redevenir — quand jamais ils l'ont été — révolutionnaires. Ils n'en sont pas capables, ils ont transformé l'ancien parti révolutionnaire en un parti bourgeois, parti de permanents achetés par la bourgeoisie, de notables municipaux qui visitent les grévistes en DS avec chauffeur, parti de députés qui sont compromis avec défection par la bourgeoisie. Ils ne peuvent sortir aujourd'hui une nouvelle stratégie différente de celle qu'ils mettent en œuvre depuis près de 25 ans, la démocratie « avancée », le passage pacifique au socialisme, la voie électorale de la prise du pouvoir, l'opposition systématique à la voie révolutionnaire.

La seule issue pour eux, pour résister au déclin, historiquement et scientifiquement certains, c'est de garder leur **stratégie ancienne en faisant de l'acrobatie verbale et publicitaire pour affirmer qu'ils ne sont pas des socio-démocrates** comme les autres.